

SYLVIE ROBERGE

Dans la tête de
Marguerite



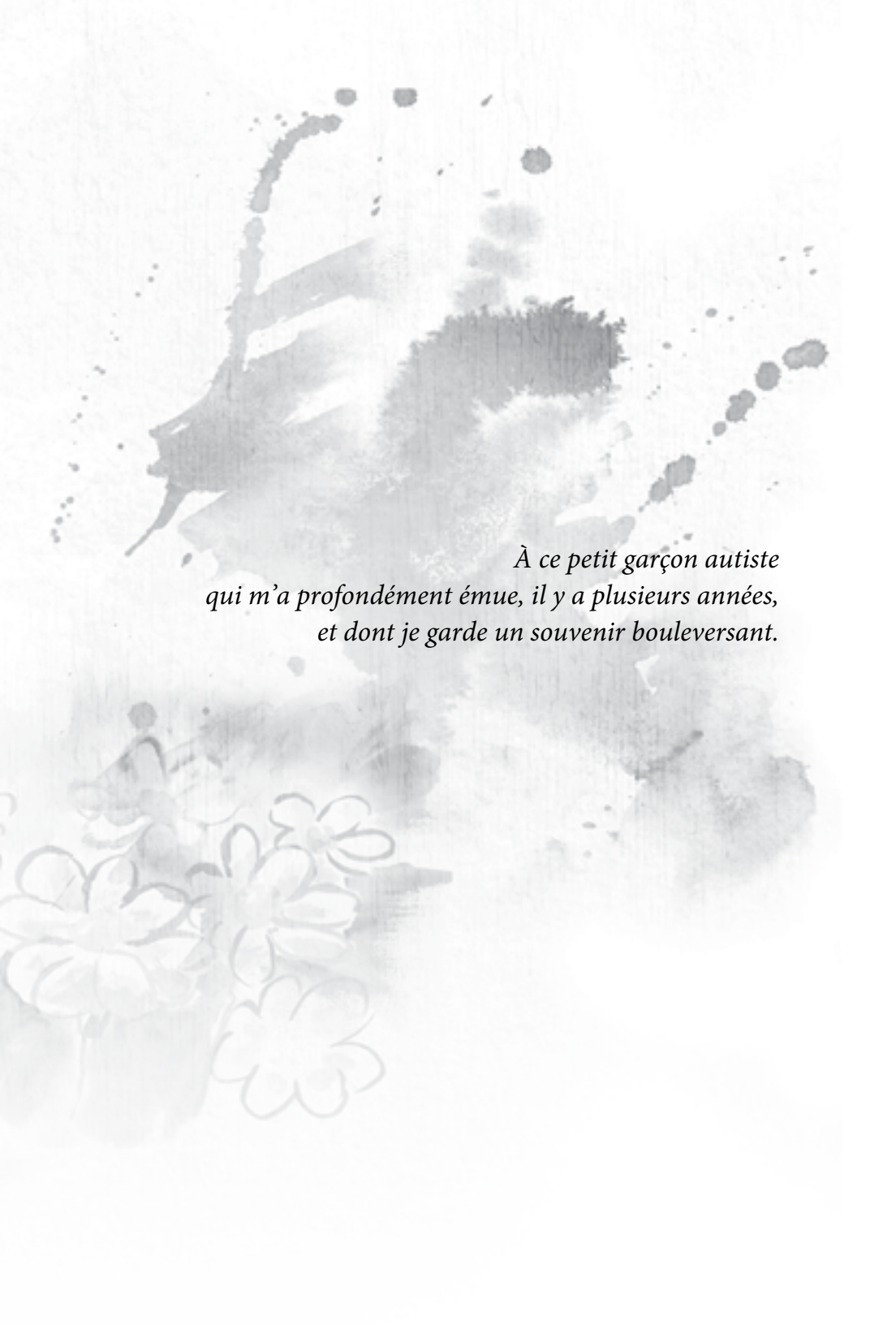
SYLVIE ROBERGE

Dans la tête de
Marguerite



Illustration de couverture : R. Binette

ado et **COMPAGNIE**



*À ce petit garçon autiste
qui m'a profondément émue, il y a plusieurs années,
et dont je garde un souvenir bouleversant.*

Je suis une micropoussière d'étoile. Une minuscule particule d'énergie, issue de l'éternité et projetée dans l'infini. Je parcours d'innombrables galaxies, je croise des milliards de planètes. Aucune ne ressemble à celle vers laquelle je file, dissimulée dans la chevelure diffuse d'une comète.

Soudain je l'aperçois, toute bleue dans la noirceur de l'univers sidéral, si vulnérable et redoutable à la fois. Je m'enflamme aussitôt et je plonge vers mon destin.

Ma chute a tracé une longue courbe lumineuse dans la voie lactée, marquant la fin de mon voyage intemporel. Dès que je m'incarnerai, je perdrai toute mémoire de mes vies antérieures.



- Oh ! Regarde, Mathieu... une étoile filante !
- Ferme les yeux, Sophie, et fais un vœu.
- ...



- Nous l'appellerons Marguerite.
- Et si c'est un garçon ?
- Ce sera une fille.

Chapitre un

— AAAAHHHHHHH!

Je hurle comme une enragée pour couvrir les bruits incohérents qui déferlent à l'intérieur de ma tête. J'ai beau lancer des coups de pieds, me rouler par terre, impossible de m'extirper de ce corps dont je suis prisonnière. Alors, je ferme les yeux, je serre les dents et j'attends. Chaque seconde qui passe a le poids de l'éternité.

Tel un oisillon abandonné qui agite avec frénésie ses ailes, je bats l'air de mes mains jusqu'à ce que les dernières ombres qui avaient envahi ma tête se dispersent en longs rubans de fumée.

Peu à peu, le calme revient. La crise est terminée. Je refais surface, épuisée. Je suis assise sur le plancher et je me berce en balançant mon corps d'avant en arrière.

J'évalue les dégâts. Quel fouillis! Mes souvenirs en lambeaux se sont éparpillés. Des images en vrac errent derrière mes paupières closes. J'essaie tant bien que mal de les saisir au vol. Je réussis à récupérer la majorité d'entre elles et j'entreprends patiemment de les classer.

Certaines scènes sont demeurées intactes, comme si elles venaient tout juste de se dérouler. Elles font vibrer en moi des émotions identiques à celles que j'ai ressenties au

moment où j'ai vécu ces événements. C'est le cas de ma première rencontre avec Rose. D'autres sont si abîmées que je ne les reconnais pas. Si je ne parviens pas à les restaurer, elles disparaîtront et je ne pourrai plus jamais les évoquer. Je dois à tout prix éviter cela.

Il s'agit d'un travail délicat qui nécessite toute ma concentration. Il faut aussi beaucoup de temps pour l'accomplir correctement, mais je ne suis pas pressée. Avec précaution, je dépose dans le grand coffre de ma mémoire chacune des images que j'ai réussi à récupérer. Lorsque tout est bien rangé, je ferme en douceur le couvercle, je tourne la clef et j'ouvre les yeux.



Je me suis enfuie de chez moi pendant que mon père était occupé à tailler la haie de cèdres, derrière la maison.

Monsieur Leclerc et sa femme, nos voisins d'en face, savent que je n'ai pas le droit de sortir toute seule. Ils étaient à bord de leur voiture quand ils m'ont aperçue, à quelques coins de rue de la maison, alors que je me dirigeais vers le parc où je vais souvent pique-niquer avec papa.

Monsieur Leclerc a klaxonné à deux reprises et sa femme a cherché elle aussi à attirer mon attention, en criant par la vitre ouverte :

— Marguerite!

J'ai fait comme si je n'avais rien entendu et j'ai poursuivi mon chemin, la tête baissée. Il y a eu un claquement de portière, puis un autre, qui ont résonné tous deux comme des coups de feu dans mes oreilles.

Il fallait que j'échappe aux bruits des pas qui martelaient l'asphalte, dans mon dos. J'ai marché un peu plus vite et, quand j'ai senti qu'ils étaient sur le point de me rattraper, je me suis mise à courir. Les pas ont accéléré, eux aussi, et monsieur Leclerc a crié aux cyclistes qui roulaient sur la piste longeant le trottoir :

— Arrêtez-la!

Un passant m'a barré la route. Je l'ai repoussé de toutes mes forces et je suis tombée par terre. D'autres personnes se sont approchées. Elles ont formé un cercle autour de moi.

J'ai fermé les yeux et j'ai hurlé à plein poumon afin de briser l'étau menaçant que je sentais se refermer sur moi :

— AAAAHHHH! AAAAHHHH! AAAAHHHHHHH!

— Il faut appeler le 9-1-1, a lancé quelqu'un, cette fille est complètement hystérique.

— Ce ne sera pas nécessaire! Je suis son père, je m'en occupe.

Les curieux se sont dispersés et papa m'a ramenée tant bien que mal à la maison, où il a patiemment attendu que la tempête s'apaise dans ma tête.



À quatorze ans, je n'en suis pas à ma première fugue. Ça m'est arrivé à quelques reprises depuis que je suis née. Je ne peux pas expliquer pourquoi cette irrésistible envie d'être ailleurs s'empare soudain de mon corps et me pousse à m'enfuir.

Il y a deux ans, ce sont des policiers qui m'ont retrouvée. C'est arrivé pendant que papa était parti faire des courses. Rose était dans la cuisine et moi, j'étais assise devant la télé, en train de regarder mon émission préférée : un jeu questionnaire qui oppose deux équipes. Les participants doivent répondre à des questions qui font appel à leurs connaissances générales et à leur sens de l'observation. Parmi les épreuves proposées, il y en a une qui consiste à identifier un objet à partir d'une image décomposée. Je suis très forte à ce jeu. Je l'attends toujours avec impatience.

Dès l'instant où les pièces du casse-tête sont apparues à l'écran, j'ai reconnu les dents pointues de l'outil que mon père utilise pour ramasser les feuilles mortes, sur la pelouse :

— Râteau! Râteau!

Soudain, de manière aussi brutale qu'inattendue, c'est arrivé. Tout ce qui m'entourait dans le sous-sol de notre maison m'est devenu étranger. Au milieu de cet environnement anonyme, il n'y avait plus de place pour moi.

Il fallait que je parte, que j'échappe au malaise, à l'angoisse, à l'étouffement.

Telle une somnambule, j'ai monté l'escalier, je suis passée devant la cuisine, j'ai traversé le couloir sans faire de bruit, j'ai ouvert la porte d'entrée et je suis sortie.

J'ai suivi le trottoir et j'ai marché, longtemps... longtemps... longtemps... en comptant avec application les lignes qui séparent les dalles de ciment.

Après un moment, j'ai pris conscience qu'il y avait des gens autour de moi, mais je n'ai pas eu peur parce qu'aucun d'eux ne m'adressait la parole. Ça m'a rassurée de constater que personne ne remarquait ma présence. J'ai emboîté le pas de l'homme qui marchait devant moi et j'ai continué d'avancer en gardant mes yeux rivés sur les talons de ses chaussures de sport blanches.

J'ai traversé sans problème toutes les intersections. Je calquais mes mouvements sur ceux des autres piétons. Je m'arrêtais dès qu'ils s'immobilisaient aux coins des rues. Je repartais en même temps qu'eux, aussitôt que les feux de circulation passaient du rouge au vert.

Je commençais à avoir mal aux pieds, mais il m'était impossible de m'arrêter parce qu'il y avait toujours un nouveau trottoir, une nouvelle avenue devant moi. Je devais absolument me rendre jusqu'au bout de cette interminable route qui n'en finissait pas de s'allonger. Je ne pouvais pas rebrousser chemin.

Tout à coup, j'ai aperçu une petite plume rose qui virevoltait avec légèreté, à quelques centimètres à peine au-dessus

du sol. Je me suis lancée à sa poursuite et, après plusieurs tentatives infructueuses, j'ai réussi à l'attraper. Elle était si douce, comme un duvet de poussin. Je l'ai promenée sur ma joue, sur mon front. C'était très agréable.

Quand j'ai voulu reprendre ma route, le décor n'était plus le même. J'étais entrée par mégarde dans une étroite ruelle, encombrée de poubelles nauséabondes et de boîtes en carton remplies à ras bord de déchets et empilées les unes sur les autres. Alerté par ma présence, un chat a miaulé, suivi d'un grognement sourd et d'un tonitruant :

— Ta gueule, Doris !

Il y a eu un lourd silence durant lequel les battements accélérés de mon cœur ont résonné douloureusement dans mes oreilles. Puis, la voix caverneuse a retenti une seconde fois :

— C'est qui ?

J'ai répété tout bas :

— C'est qui ?

La pile de boîtes en carton a basculé avec fracas et une sorte d'épouvantail hirsute a surgi devant mes yeux écarquillés par la peur. Il portait un long manteau très sale et tenait en laisse un chien trapu qui grognait féroce­ment, les babines retroussées sur d'énormes crocs.

— Quessé q'tu fais icitte, toé ? T'é pas chez vous. Sacr'ton camp !

J'ai baissé les yeux pour échapper à cette épouvantable vision et j'ai répété :

— C'est qui ?

L'homme a tiré sur la grosse corde qui servait de laisse à son chien.

— Couché, Doris!... Tu voé ben q'c'est pas un flic.

Comme l'animal refusait de lui obéir, il lui a flanqué un coup de pied dans les côtes.

— J'AI DIT COUCHÉ!

La chienne a gémi et elle s'est aussitôt aplatie sur le sol, la queue repliée entre les pattes. L'homme s'est approché de moi en titubant. Il a tenté d'adoucir sa voix :

— T'aurais pas du p'tit change pour moé ? J'ai pas mangé à matin.

L'odeur forte qui se dégageait de ses vêtements sales, un mélange d'urine, de tabac et d'alcool, m'a fait reculer d'un pas. De nouveau, j'ai répété :

— C'est qui ?

L'homme s'est mis à ricaner.

— Cé moé... la fée des étoèles!... Tu m'r'connà pas ?

De toute évidence, il attendait une réponse, mais comme celle-ci ne venait pas, il a laissé tomber :

— Ouais, ben... ça tourne pas rond dans ta tête, toé... Faut pas qu'tu rest'icitte... C'pas une place pour toé. Envoye... décampe!

Je voulais désespérément échapper à la puanteur de cette ruelle, mais mon affolement m'empêchait de réfléchir.

Voyant que je ne réagissais toujours pas, l'homme a posé ses grosses mains sur mes épaules. D'un geste rapide, il m'a fait pivoter sur moi-même et m'a poussée pour m'obliger à faire un pas vers l'avant.

Soudain, j'ai visualisé nettement ce que je devais faire. Mon corps a accepté de m'obéir et j'ai couru en direction de la rue, abandonnant à leur triste sort la pauvre chienne qui aboyait et son maître qui tentait sans succès de la faire taire.

— J'AI DIT TA GUEULE, DORIS!

En sortant de la ruelle, j'ai reconnu tout de suite le long trottoir que j'avais suivi jusque-là. Le cœur battant, je me suis remise en marche et j'ai traversé de nouvelles intersections, la petite plume rose toujours emprisonnée dans ma main moite.

Les rues sont devenues de plus en plus larges, de plus en plus bruyantes; le trottoir, de plus en plus encombré de passants pressés. J'ai tenté de me protéger du tapage qui devenait insupportable en entourant ma tête avec mes deux bras. Une dame s'est approchée de moi. Elle m'a dit quelque chose, mais je n'ai rien compris. Je crois qu'elle parlait une langue étrangère, ou bien c'est à cause de son accent qui ne m'était pas familier. Ça m'a énervée. Je l'ai repoussée et je suis partie en courant, sans prêter attention aux gens que je bousculais au passage.

Soudain, j'ai senti que quelqu'un agrippait fermement mon bras. Affolée, je me suis débattue en vain pour échapper à cette étreinte.

— N'aie pas peur, je ne te veux pas de mal. Quel est ton nom, ma grande?

— ...

C'était un policier. J'ai reconnu son uniforme. Avec douceur, il m'a entraînée vers une autopatrouille stationnée en bordure du trottoir et m'a fait asseoir sur la banquette, avant de prendre place sur le siège avant. J'étais à la fois rassurée par le ton bienveillant de sa voix, qui me rappelait celle de papa, et terrifiée par les gyrophares qui lançaient des éclairs rouges et bleus à la ronde.

Un autre policier, derrière le volant, s'est retourné pour m'observer. Puis, il a consulté l'écran d'ordinateur à sa droite et a énuméré :

— Une douzaine d'années, cheveux châtain clair, yeux bleus, environ un mètre cinquante, jeans noir et t-shirt bleu pâle : ça correspond à la description. Je contacte la centrale pour les informer que nous l'avons retrouvée.

Le visage éclairé par un large sourire, le premier policier m'a lancé :

— Un bon gros cornet de crème glacée, ça te ferait plaisir, Marguerite ?

Chapitre deux

Je suis autiste.

Mon univers ne ressemble en rien à celui des filles de mon âge. Je vis en permanence dans une sorte d'apesanteur, à l'abri du temps et de l'espace, dans le silence rassurant de la solitude.

Enfermée dans mon enveloppe corporelle, comme un astronaute dans sa capsule, j'ai érigé autour de moi une barricade qui tient les gens à distance et me protège tout à la fois.

Je supporte mal les contacts physiques. Quand on me touche, je deviens nerveuse. On dirait que mon corps ne m'appartient plus. Ça me terrifie d'imaginer qu'une autre personne puisse exercer un contrôle sur lui, alors que je suis moi-même incapable de le maîtriser.

J'entre difficilement en conversation avec les autres. En fait, je ne réalise pas toujours qu'on s'adresse à moi. Si la distance qui me sépare de quelqu'un est trop grande, je ne remarque pas sa présence. Et même si la personne se trouve à côté de moi, mon père doit attirer mon attention pour que je lui réponde, souvent de façon mécanique, en choisissant bien les formules de politesse qu'il m'a apprises :

— Bonjour, Marguerite. Comment vas-tu ?

— ...

- Dis bonjour, Marguerite.
- Bonjour.
- Ça va bien ?
- ...
- Réponds à la dame, Marguerite.
- Bien... merci.

Papa m'a répété des centaines de fois qu'on doit toujours regarder les gens dans les yeux quand on leur parle, mais moi, ça me donne la chair de poule. J'ai peur que le regard des autres aspire mes pensées. C'est pour cela que je garde les yeux baissés. De cette façon, je peux me concentrer sur leur voix.

Chaque voix a sa particularité. Celle de papa est douce, calme et rassurante. Elle évoque le chocolat chaud et les crêpes dorées.

Celle de Rose était pétillante, multicolore et légère, comme une bulle de savon. Elle me remplissait de lumière.

Ma propre voix est tantôt trop forte, tantôt si faible que ceux qui m'entourent doivent tendre l'oreille pour entendre ce que je dis. Je ne le fais pas exprès, c'est comme ça.

— Cela fait partie de la personnalité de Marguerite, maintient papa devant ceux qui croient que je suis attardée.

J'ai déjà essayé de contrôler ma voix, de retenir les sons qui enflaient dans ma gorge. J'ai eu l'impression de m'étrangler.

C'était terrifiant.

Je n'ai jamais réessayé.



La plupart des gens parlent à toute vitesse. La quantité prodigieuse de paroles qui s'échappent de leur bouche me donne le vertige. Au bout de quelques secondes, je perds le fil de la conversation et, quand c'est à mon tour de prendre la parole, les pensées que j'avais patiemment réussi à formuler dans ma tête ont fondu comme neige au soleil.

C'est très frustrant. Alors, j'ai développé un super truc, une stratégie, pour employer un mot que papa utilise souvent. Quand on me pose une question, je la répète plusieurs fois à voix haute. Ça me donne un peu de temps pour fouiller parmi mes souvenirs en vrac afin de dénicher celui qui me permettra de répondre de manière correcte. C'est un véritable casse-tête qu'il me faut reconstituer. Je n'arrive pas toujours à trouver les pièces manquantes et il y a souvent un écart entre ce que je dis et ce que je veux dire. Par conséquent, les mots que je prononce n'expriment pas toujours fidèlement mes pensées.

L'autre jour, par exemple, papi Léo m'a proposé :

— On va au restaurant ?

J'ai répété sa phrase mot pour mot :

— On... va... au... restaurant ? On... va... au... restaurant ? On... va... au... restaurant ?

Le souvenir qui m'est revenu, c'est celui de la fois où papa m'a emmenée manger une pizza. À la sortie de la pizzeria,

un orage a éclaté et nous avons couru sous la pluie. Quand nous sommes rentrés à la maison, nous étions trempés de la tête aux pieds.

— Prends... le... parapluie, ai-je alors répondu à mon grand-père.

— Tu veux que papi apporte le parapluie ?

J'aurai bientôt quinze ans et mon grand-père me parle parfois comme si j'étais encore un bébé. Ça me tape sur les nerfs ! Je sais bien que mon langage le déroute, mais j'aimerais tellement qu'il réalise les efforts considérables que je fais pour communiquer avec les autres ! Je les observe, j'écoute ce qu'ils disent et j'essaie d'enregistrer toutes ces informations afin qu'elles ne s'effacent pas de ma mémoire. Mais je me fatigue très vite et, surtout, je manque de patience.

Avec Rose, c'était différent. Son intuition lui permettait de voir au-delà des apparences. Elle savait combien j'étais avide d'apprendre. Elle ne ratait jamais une occasion de m'aider à grandir.